

Cyril Aslanov

UNE TRADUCTRICE PROLIFIQUE

[Léa Goldberg, 1911-1970]



LÉA GOLDBERG NAÎT en 1911 à Königsberg, en Prusse-Orientale. Cette région fait alors partie de l'Empire allemand, mais la famille de la future poétesse se rattache davantage à un arrière-plan juif lithuanien qu'à un milieu juif allemand. Pendant les années de la Première Guerre mondiale, les Goldberg passent en territoire russe (à Saratov notamment), puis à Kovno (Kaunas) qui devient la capitale de la Lituanie indépendante à partir de 1918.

Dans cette petite ville endormie, la bourgeoisie juive a préservé une pratique intense de la langue russe. Ainsi, la future poétesse a accès dès sa plus tendre enfance au russe et à l'allemand les deux grandes langues de culture de l'espace est-européen. En outre, elle reçoit une éducation hébraïque dans le cadre du lycée juif de Kovno où l'enseignement est dispensé en hébreu. À l'âge de 15 ans, elle publie ses premiers vers hébreux dans un journal juif local. Elle fait de brillantes études universitaires à Kovno et dans l'Allemagne de Weimar (Berlin et Bonn) où elle écrit un docteur sur les traductions araméennes de la Bible en milieu samaritain.

En 1935 elle émigre en Palestine mandataire. Elle fréquente la bohème littéraire de Tel-Aviv, marquée par la personnalité du poète socialiste d'origine juive ukrainienne Abraham Shlonsky (1900-1973) qui anime un cénacle littéraire appelé *Yahdav* (« Tous ensemble »). Dès son arrivée, elle fait publier à un rythme soutenu des recueils de ses poèmes hébreux : *Taba'ot ashan* (« anneaux de fumée ») en 1935; *Shibbolet yeruqat ha-'ayyin* (« l'épi aux yeux verts ») en 1939; *'Al ha-prihah* (« Dès la floraison ») en 1948. Parallèlement, elle collabore comme

traductrice, journaliste et critique théâtrale au quotidien tel-avivien *Davar*. Mais c'est surtout comme auteure de littérature enfantine qu'elle se distingue durant cette période. Elle publie en outre deux textes en prose à caractère autobiographique : *Mikhtavim mi-nesi'ah medummah* (« lettres d'un voyage imaginaire ») en 1937 et *ve-hu ha-or* (« et voici la lumière ») en 1946

Poétesse, traductrice et universitaire

Léa Goldberg est une traductrice prolifique. Elle adapté en hébreu toutes sortes de textes marquants de la littérature européenne : *Enfance* de Gorki; les nouvelles de Tchekhov; *Agnès va mourir* de Renata Viganò; *Guerre et Paix* de Tolstoï; *Peer Gynt* d'Ibsen; quelques sonnets de Pétrarque; *L'École des femmes* de Molière; *Aucassin et Nicolette*¹. Son style de traduction se caractérise par la volonté de recréer artistiquement le signifiant au risque d'accumuler les belles infidèles. En cela, elle se rattache à la tradition russe de la métatraduction illustrée par la plupart des poètes-traducteurs israéliens de sa génération, également marqués par l'arrière-plan culturel russe.

En 1952, Léa Goldberg est chargée de fonder le Département de littérature comparée de l'Université Hébraïque de Jérusalem, où elle obtient le titre de professeur en 1963. Toutes les personnes qui l'ont côtoyée au sein de cette université se souviennent d'elle comme d'une femme exceptionnelle, capable de réciter par cœur des centaines de vers d'affilée, des vers de Virgile notamment. Tout en poursuivant sa carrière universitaire, elle continue à publier des recueils de ses poèmes, dont le plus connu est *Muqdam u-meuhar* (« Tôt ou tard ») en 1959. On y trouve notamment une adaptation en vers du *Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide (*mi-shirei ha-ben ha-oved* « Quelques chants du fils prodigue »). À l'instar de Gide, Léa Goldberg peuple la scène des retrouvailles entre le père et le fils de deux figures féminines : une mère aimante et une fiancée délaissées. Léa Goldberg est aussi une dessinatrice talentueuse. Elle illustre de croquis à l'encre de Chine les éditions de ses poèmes et de ses traductions poétiques.

¹ Sur cette dernière traduction, voir mon article « L traduction d'*Aucassin et Nicolette* par Léa Goldberg : entre traduction et métatraduction » in Jacqueline Michel (dir.), *Les enjeux de la traduction littéraire*, Paris, Publisud, 2004, p. 245-261.

Un être intense

Au premier abord, Léa Goldberg était une femme chétive d'apparence quelque peu austère. Mais à la vérité, c'est un être d'une intensité exceptionnelle. Elle avait trouvé dans la poésie le lieu d'expression de ses aspirations amoureuses. Pour elle, la fonction poétique était un véritable substitut de l'éros, comme elle l'affirmera explicitement par la formule : « je suis poétesse, ce qui revient à dire que je suis amoureuse. » À la lecture des poésies hébraïques de cette auteure si marquée par le rythme des vers russes et allemands, on a l'impression que le matériau linguistique hébreu a été fondu dans le moule de la prosodie accentuelle germanique et slave. Cette musique venue d'ailleurs confère d'autant plus de force à sa poétique. De fait, les vers de Léa Goldberg gagnent à être modulés avec le je ne sais quoi d'emphatique qui caractérise la récitation de la poésie russe.

Léa Goldberg meurt prématurément en 1970, laissant une quantité de textes inédits qu'on publiera à titre posthume. L'État israélien lui décernera *post mortem* la plus haute distinction honorifique du pays (Prix d'Israël). C'est une façon de rendre hommage au rôle fondamental de Léa Goldberg dans l'élaboration de la culture du jeune État. À une époque où les Sabras cherchent encore leurs points de repère, elle jouera un rôle crucial de vecteur entre le patrimoine littéraire européen et un public souvent inculte, mais toujours avide de savoir. Son rôle d'éducatrice sera notamment motivé par le zèle socialiste qui caractérisait les années Ben Gourion à l'époque où Israël et l'U.R.S.S. vivaient en bonne intelligence. Léa Goldberg se rend même en Union Soviétique dans le cadre d'une délégation de « femmes démocrates ». Malgré les mutations traversées depuis lors par la société israélienne, l'impact de cette poétesse sur l'horizon littéraire du pays est encore énorme.

Source : *Circuit*, n° 91, 2006, p. 28